

# 中山大学

## 2017年攻读硕士学位研究生入学考试试题

科目代码: 834

科目名称: 法语语言文学

考试时间: 2016年12月25日下午

考生须知

全部答案一律写在答题纸上, 答在试题纸上的不计分! 答题要写清题号, 不必抄题。

### Partie de la linguistique 语言学部分 50%

1. Quelles sont les différences entre la langue et le langage ? 10%
2. Préciser les fonctions des composants (marqués en forme différente) de la phrase suivante ? 10%  
**Monsieur Ma est un professeur qui aime bien expliquer la grammaire.** (Tels que sujet, verbe, complément d'objet indirect...)
3. Veuillez expliquer les différences entre le signifiant et le signifié, avec un mot par exemple. 10%
4. D'après vous, quelles sont les caractéristiques de la langue française ? (Écrivez un petit texte d'entre 100 à 150 mots. Attention aux bonnes expressions, à la structure et à la logique) 20%

### Partie de la littérature 文学部分 100%

#### 1. Répondez aux questions suivantes (60pts)

- 1) Comment appelle-t-on les récits épiques du Moyen Age qui ont précédé l'apparition du genre romanesque ? /5 pts.
- 2) Quels sont les deux sens du mot « roman » ? /10 pts.
- 3) Citez un roman symbolique du moyen Age. /5 pts.
- 4) Citez les caractéristiques de l'Humanisme. Donnez le nom d'un auteur emblématique de cette époque. /10 pt.
- 5) Pourquoi ce nom « Philosophes des Lumières » ? Que traduit cette métaphore ? /10pts.
- 6) Quelle(s) différence(s) faites-vous entre réalisme et naturalisme ? /10 pts.
- 7) Pourquoi parle-t-on au XXe de « Nouveau roman » ? 10 pts.

考试完毕, 试题随答题纸一起交回。

第1页 共4页

**2 : Situez ces auteurs dans le temps. Diriez-vous XVIIe ? XVIIIe ? XIXe ? ou XXe ? (10 pts) .**

Choderlos de Laclos, Racine, Honoré de Balzac, Emile Zola, Samuel Beckett, Molière, La Fontaine, Corneille, Louis Ferdinand Céline, Voltaire

**3. Lecture et écriture (30 pts) .**

En quoi les sentiments ressentis par les personnages de roman nous instruisent-ils ? Vous écrivez une courte dissertation(作文) à partir des trois questions suivantes en vous appuyant sur les textes du corpus et sur vos lectures personnelles :

**1) Les sentiments ressentis par des personnages de romans nous instruisent sur les autres/10pts**

) Disséquer la psychologie des personnages pour comprendre un sentiment inconnu

) Éprouver un sentiment par procuration

**2) Les sentiments ressentis par des personnages de romans nous instruisent sur nous-mêmes/10pts**

) Quand le romancier nous parle d'un personnage fictif, il nous parle de nous

) Le personnage romanesque tend à l'universalité

**3) Les sentiments ressentis par des personnages de romans nous instruisent sur la beauté de la langue/10pts**

) Une langue musicale

) Une langue imagée

**Texte 1 - Mme de La Fayette, La Princesse de Clèves, deuxième partie. 1678**

*Mme de Clèves a épousé M. de Clèves sans en être éprise. Au premier bal de la cour, elle s'éprend du duc de Nemours, mais femme d'honneur et de devoir, elle tente par tous les moyens de réprimer cet amour qu'elle juge coupable. Cependant, elle ne peut résister aux affres 痛苦 de la jalousie quand elle croit (à tort) que Nemours est épris d'une autre femme qu'elle.*

Madame de Clèves lut cette lettre et la relut plusieurs fois, sans savoir néanmoins ce qu'elle avait lu. Elle voyait seulement que Monsieur de Nemours ne l'aimait pas comme elle l'avait pensé, et qu'il en aimait d'autres qu'il trompait comme elle. Quelle vue et quelle connaissance pour une personne de son humeur, qui avait une passion violente, qui venait d'en donner des marques à un homme qu'elle en jugeait indigne, et à un autre qu'elle maltraitait pour l'amour de lui! Jamais affliction n'a été si piquante et si vive : il lui semblait que ce qui faisait l'aigreur de cette affliction était ce qui s'était passé dans cette journée, et que, si Monsieur de Nemours n'eut point eu lieu de croire qu'elle l'aimait, elle ne se fut pas souciée qu'il en eût aimé une autre. Mais elle se trompait elle-même; et ce mal qu'elle trouvait si insupportable était la jalousie avec toutes les horreurs dont elle peut être accompagnée. Elle voyait par cette lettre que Monsieur de Nemours avait une galanterie depuis longtemps. Elle trouvait que celle qui avait écrit la lettre avait de l'esprit et du mérite; elle lui paraissait digne d'être aimée; elle lui trouvait plus de courage qu'elle ne s'en trouvait à elle-même, et elle enviait la force qu'elle avait eue de cacher ses sentiments à Monsieur de Nemours. Elle voyait, par la fin de la lettre, que cette personne se croyait aimée; elle pensait que la discrétion que ce prince lui avait fait paraître, et dont elle avait été si touchée, n'était peut-être que l'effet de la passion qu'il avait pour cette autre personne, à qui il craignait de déplaire. Enfin elle pensait tout ce qui pouvait augmenter son affliction et son désespoir. Quels retours ne fit-elle point sur elle-même ! quelles réflexions sur les conseils que sa mère lui avait donnés !

Combien se repentit-elle de ne s'être pas opiniâtée à se séparer du commerce du monde, malgré Monsieur de Clèves, ou de n'avoir pas suivi la pensée qu'elle avait eue de lui avouer l'inclination qu'elle avait pour Monsieur de Nemours! Elle trouvait qu'elle aurait mieux fait de la découvrir à un mari dont elle connaissait la bonté, et qui aurait eu intérêt à la cacher, que de la laisser voir à un homme qui en était indigne, qui la trompait, qui la sacrifiait peut-être, et qui ne pensait à être aimé d'elle que par un sentiment d'orgueil et de vanité. Enfin, elle trouva que tous les maux qui lui pouvaient arriver, et toutes les extrémités où elle se pouvait porter, étaient moindres que d'avoir laissé voir à Monsieur de Nemours qu'elle l'aimait, et de connaître qu'il en aimait une autre. Tout ce qui la consolait était de penser au moins, qu'après cette connaissance, elle n'avait plus rien à craindre d'elle-même, et qu'elle serait entièrement guérie de l'inclination qu'elle avait pour ce prince.

**Texte 2** - Jean-Jacques Rousseau, *La Nouvelle Héloïse*, troisième partie, lettre V de Julie, 1761. Julie, éprise de Saint-Preux malgré la désapprobation de ses parents, vient de perdre sa mère. Cet état la laisse désemparée et rongée par le remords.

Elle n'est plus. Mes yeux ont vu fermer les siens pour jamais; ma bouche a reçu son dernier soupir; mon nom fut le dernier mot qu'elle prononça; son dernier regard fut tourné vers moi. Non, ce n'était pas la vie qu'elle semblait quitter, j'avais trop peu su la lui rendre chère; c'était à moi seule qu'elle s'arrachait. Elle me voyait sans guide et sans espérance, accablée de mes malheurs et de mes fautes : mourir ne fut rien pour elle, et son cœur n'a gémi que d'abandonner sa fille dans cet état. Elle n'eut que trop de raison. Qu'avait-elle à regretter sur la terre ? Qu'est-ce qui pouvait ici-bas valoir à ses yeux le prix immortel de sa patience et de ses vertus qui l'attendait dans le ciel ? Que lui restait-il à faire au monde, sinon d'y pleurer mon opprobre ? Ame pure et chaste, digne épouse, et mère incomparable, tu vis maintenant au séjour de la gloire et de la félicité; tu vis; et moi, livrée au repentir et au désespoir, privée à jamais de tes soins, de tes conseils, de tes douces caresses, je suis morte au bonheur, à la paix, à l'innocence; je ne sens plus que ta perte; je ne vois plus que ma honte; ma vie n'est plus que peine et douleur. Ma mère, ma tendre mère, hélas ! je suis bien plus morte que toi ! Mon Dieu ! quel transport égare une infortunée et lui fait oublier ses résolutions ? Où viens-je verser mes pleurs et pousser mes gémissements ? C'est le cruel qui les a causés que j'en rends le dépositaire ! C'est avec celui qui fait les malheurs de ma vie que j'ose les déplorer ! Oui, oui, barbare, partagez les tourments que vous me faites souffrir. Vous par qui je plongeai le couteau dans le sein maternel, gémissiez des maux qui me viennent de vous, et sentez avec moi l'horreur d'un parricide qui fut votre ouvrage.

**Texte 3** - François-René de Chateaubriand, *René*, 1802

Mais comment exprimer cette foule de sensations fugitives, que j'éprouvais dans mes promenades ? Les sons que rendent les passions dans le vide d'un cœur solitaire, ressemblent au murmure que les vents et les eaux font entendre dans le silence d'un désert : on en jouit, mais on ne peut les peindre.

L'automne me surprit au milieu de ces incertitudes : j'entrai avec ravissement dans les mois des tempêtes. Tantôt j'aurais voulu être un de ces guerriers errant au milieu des vents, des nuages et des fantômes; tantôt j'enviais jusqu'au sort du pâtre que je voyais réchauffer ses mains à l'humble feu de broussailles qu'il avait allumé au coin d'un bois. J'écoutais ses chants mélancoliques, qui me rappelaient que dans tout pays, le chant naturel de l'homme est triste, lors même qu'il exprime le bonheur. Notre cœur est un instrument incomplet, une lyre où il manque des cordes, et où nous sommes forcés de rendre les accents de la joie sur le ton consacré aux soupirs.

Le jour je m'égarais sur de grandes bruyères terminées par des forêts. Qu'il fallait peu de chose à ma rêverie : une feuille séchée que le vent chassait devant moi, une cabane dont la fumée sélevait dans la cime dépouillée des arbres, la mousse qui tremblait au souffle du nord sur le tronc d'un chêne, une roche écartée un étang désert où le jonc flétri murmurait! Le clocher du hameau, s' élevant au loin dans la vallée, a souvent attiré mes regards; souvent j'ai suivi des yeux les oiseaux de passage qui volaient au-dessus de ma tête. Je me figurais les bords ignorés, les climats lointains où ils se rendent; j'aurais voulu être sur leurs ailes. Un secret instinct me tourmentait; je sentais que je n'étais moi-même qu'un voyageur; mais une voix du ciel semblait me dire : « Homme, la saison de ta migration n'est pas encore venue; attends que le vent de la mort se lève, alors tu déploieras ton vol vers ces régions inconnues que ton coeur demande. »

Levez-vous vite, orages désirés, qui devez emporter René dans les espaces d'une autre vie ! Ainsi disant, je marchais à grands pas, le visage enflammé, le vent siffiant dans ma chevelure, ne sentant ni pluie ni vent, enchanté, tourmenté, et comme possédé par le démon de mon coeur.

**Texte 4** - Albert Cohen, *Belle du Seigneur*, chapitre 2, 1968

*Ariane, qui se croit seule, prend son bain en dialoguant avec elle-même, tandis que Solal l'espionne.*

Entrée en fredonnant l'air de Mozart, elle s'approcha de la psyché, baisa sur la glace l'image de ses lèvres, contempla. Après un soupir, elle alla s'étendre sur le lit, ouvrit le livre de Bergson, le feuilleta tout enégustant des fondants au chocolat. Après quoi, elle se leva et se dirigea vers la salle de bains attenante à la chambre.

Grondements des eaux, divers petits rires, gazouillis incompréhensibles, puis un silence, suivi du choc un corps brusquement immergé, puis la voix aux inflexions dorées. Les rideaux écartés, il s'approcha de la porte entrebâillée de la salle de bain, écouta.

J'adore l'eau trop chaude, attends chérie attends, on va en faire bruler sans qu'on s'en aperçoive, quand je suis gênée il paraît que je louche un peu pendant quelques secondes mais que c'est charmant, la Joconde a une tête de femme de ménage, je ne comprends pas pourquoi on fait tant de chichis pour cette bonne femme, est-ce que je vous dérange madame ? mais non pas du tout monsieur, seulement tournez-vous parce que je ne suis pas très visible en ce moment, à qui ai-je l'honneur monsieur ? je m'appelle Amundsen madame, vous êtes norvégien je suppose ? oui, madame, très bien très bien j'aime beaucoup la Norvège, y êtes-vous allée madame ? non mais je suis très attirée par votre pays les fjords les aurores boréales les phoques débonnaires et puis j'ai bu de l'huile de foie de morue dans mon enfance elle venait des îles Lofoten j'aimais beaucoup l'étiquette de la bouteille et votre prénom monsieur c'est quoi ? Éric madame, moi c'est Ariane, est-ce que vous êtes marié monsieur ? oui madame j'ai six enfants dont un petit nègre, très bien monsieur mes compliments à votre femme et est-ce que vous aimez les bêtes ?